

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Abonnements: Trois mois, Six mois, Un an.

On s'abonne et on reçoit les numéros: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Cours; A PARIS, chez MM. Hayas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: J. REBOUX

Abonnements: Trois mois, Six mois, Un an.

On s'abonne et on reçoit les numéros: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Cours; A PARIS, chez MM. Hayas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Ce numéro a un supplément

ROUBAIX, 10 FÉVRIER 1870

On serait presque tenté de s'apitoyer sur l'attitude des députés de la gauche, si cette attitude, aussi peu digne que franche, pouvait exciter en rien la compassion publique. Personne n'ignore que la gauche est excédée de façons d'agir des irréconciliables à son égard. Bafouée chaque jour par la Marseillaise, le Rappel et le Réveil, elle est certainement aussi désireuse que personne d'être débarrassée des rédacteurs de ces feuilles qui lui font dévorer tous les affronts et lui imposent toutes leurs folies. Cependant, ou hypocrite ou défaillante, elle se soumet, s'incline et obéit platement aux injonctions de ceux qui l'insultent. Le 12 janvier dernier, elle déplorait les appels à la révolte de M. Rochefort et s'abstenait d'assister à des funérailles dont on voulait faire le signal de la guerre civile. Mais, dès le lendemain, elle intervenait en faveur du député de la 1^{re} circonscription, pour que le Corps législatif n'autorisât pas les poursuites judiciaires rendues nécessaires par ses actes. On sait très-bien que M. Rochefort a provoqué dix fois pour une les sévérités de la loi, et que le héros des Folies-Belleville accueille avec un froid dédain les concours plus ou moins forcés qu'on lui prête; mais on s'efforce de rentrer en grâce auprès de lui et de ses amis, dut-on subir des avanies nouvelles. C'est ce qui n'a pas manqué, en effet, car depuis l'autorisation des poursuites contre M. Rochefort, la gauche n'a pas reçu des implacables, un outrage de moins. Néanmoins, la voici encore une fois qui accepte la quasi-solidarité des actes criminels qui ont suivi l'arrestation si juste du député de la 1^{re} circonscription, en s'efforçant de faire croire, par l'organe de MM. de Kératry et Garnier-Pagès, que le gouvernement a été l'agent provocateur de ces actes. Oui, la gauche a osé dire en présence de la majorité indignée, que M. le garde des sceaux avait poussé lui-même aux violences les paisibles habitués de la réunion de la rue de Flandre! Une lâche complaisance pour les émeutiers pouvait seule conduire à une telle audace. On sait avec quelle dignité M. Emile Ollivier et Chevandier de Valdrôme, ont repoussé ces misérables calomnies. Le compte-rendu de la séance du Corps législatif, du 8, de même que le compte-

rendu de la séance du 7, ont montré suffisamment au lecteur la déconvenue dans laquelle s'est trouvée la gauche dévoyée. Battue de tous les côtés, elle expie à la fois son manque de sincérité et de courage. Est-elle pour, est-elle contre les faiseurs de barricades? Est-elle, oui ou non, opposée aux procédés révolutionnaires de M. Rochefort et de ses amis. Il faut pourtant que la gauche s'explique? Il y va du reste de son honneur.

Les troubles de Belleville

Paris, 9 février. Dans la journée d'hier, une grande animation régnait à Belleville, des escouades de sergents de ville étaient postés sur les anciens boulevards extérieurs, dans la rue de Paris et dans le faubourg du Temple. M. le procureur impérial Desarnauds avait requis une instruction pour attentat ayant pour but soit de détruire ou de changer le gouvernement ou l'ordre de successibilité au trône, soit d'exciter la guerre civile en armant ou en portant les citoyens ou habitants à s'armer les uns contre les autres. MM. de Lucey et Bernier, qui ont été chargés de l'instruction de l'affaire, ont délivré des mandats d'arrêt. On a procédé à un assez grand nombre d'arrestations. Principalement les signataires de l'article de la Marseillaise que nous avons reproduit hier. Dans l'après-midi on a arrêté MM. Ulrich de Fonville, Paschal Grousset, Humbert, Puissant, Germain Casse, Arthur Arnould, Habeneck, Douneur, rédacteurs de la Marseillaise, et Millère, gérant de la même feuille. Les autres rédacteurs, contre lesquels existent également des mandats: MM. A. Ranc, Ed. Bazire, E. Boursin, Collot, A. Dubuc, Francis Enne, Arthur de Fonville, E. Varlin et A. Verdure, sont activement recherchés par la police. M. Gustave Flourens a été activement recherché et jusqu'ici on n'a pu le trouver. La Marseillaise avait été saisie le matin. L'imprimeur avait déclaré qu'il ne l'imprimerait plus. Aujourd'hui, faute d'imprimeur, de gérant et de rédacteurs, ce journal n'a pas paru. La veille, rue d'Aboukir, de nombreuses arrestations avaient été faites, et dans le nombre, plusieurs des reporters de journaux qui allaient aux renseignements. C'est ainsi que MM. Michel Mortier et d'Herbenville du Gaulois, MM. Léon Guille et Grandier du Rappel, ont été conduits au poste, mais ils n'y sont restés que le temps de s'y faire reconnaître. Dans la bagarre, un jeune député, M. Gustave Fould, le mari de l'auteur du Médée des Dames, a reçu un coup de casse-tête assez violent dans le dos. Hier soir, vers neuf heures, on apprît que

les émeutiers commençaient à faire des barricades. Le ministre de la justice se rendit immédiatement à la préfecture de police avec son chef de cabinet, M. Adolphe, et son secrétaire particulier M. Adolphe Olivier. Ce n'est que plus tard que M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'Intérieur, rejoignit son collègue chez M. Pietri, après avoir terminé sa réception. Pendant ce temps il y avait réception place Vendôme chez le maréchal Canrobert. Un de nos collaborateurs par pour Belleville malgré les dangers qui s'offrent toujours en pareille occasion aux personnes qui s'aventurent au milieu de la foule; mais nous tenons à être renseignés par nous-mêmes, et voici le récit qu'il nous rapporte, les faits qu'il a vus et nous consignés heure par heure. A l'entrée du faubourg Saint-Martin deux escouades de sergents de ville sont rangées sur le trottoir devant la mairie du 5^e arrondissement. Le service de la compagnie des omnibus de la Villette à Ménilmontant est interrompu, deux voitures ayant été renversées faubourg du Temple. Un escadron de la garde de Paris stationne, à cheval et le manteau sur les épaules, en face l'entrepôt de la Douane. Quelques groupes silencieux regardent à distance la troupe qui ne paraît pas devoir, du moins sur ce point, être utilisée. 8 heures. — Nous prenons une voiture au boulevard Montmartre dont l'animation commence à s'accroître. Ayant entendu dire que des troubles se préparaient sur la place du Caire, nous nous y rendons. Le quartier est absolument calme: — Cocher à Belleville. Notre automédon, à ces mots, ne bouge pas. Nous l'interpellons, et il nous répond que, n'ayant pas envie de se faire tuer, il refuse de marcher. Après avoir parlementé pendant cinq minutes, notre cocher se décide enfin à se rendre à Belleville, mais il veut prendre par la rue Oberkampf. 8 heures et demie. — Nous arrivons sur la place du Château-d'Eau. Des groupes compacts sont formés sur les contre-allées du boulevard, regardant l'entrée du faubourg du Temple, qui est interdit aux voitures. Des clameurs sourdes arrivent jusqu'à nous. Rue Oberkampf, les magasins sont fermés. Sur le pas des portes, des groupes de dix à douze personnes causent avec animation. Un gamin s'approche de notre fiacre et nous crie: — Faites attention à la rue Saint-Maur! Arrivés à la rue Saint-Maur, nous tombons au milieu de cinq à six cents personnes entassées sur les trottoirs qui nous sillent au passage. Nous remarquons que la chaussée est détrempée. Notre cocher s'arrête. Un ouvrier s'approche de la portière et nous dit: — Ne tournez pas ici, vous rencontrerez une barricade qui s'élève à la hauteur d'un premier étage. Les chevaux repartent au galop et nous arrivons aux boulevards extérieurs à la station des omnibus.

Neuf heures. — Notre cocher refuse d'avancer. Nous sommes obligés de descendre. Le boulevard est sillonné de gens qui se hâtent de regagner leur domicile. A l'entrée de la rue de Paris tous les passants sont scrupuleusement fouillés par des agents apostés ad hoc. A la hauteur de la rue des Trois-Couronnes, nous rencontrons une centaine d'agents de police qui descendent rapidement cette rue pour se porter, dans la rue Saint-Maur. Neuf heures et demie. — Comme nous arrivons à la rue Ramponneau, au coin de laquelle stationnent cent cinquante à deux cents personnes, une escouade de sergents de ville fond sur les groupes et les disperse. Mon confrère et moi nous sommes poursuivis, et nous avons juste le temps de nous réfugier chez M. Charrotier, cafetier, rue Ramponneau, dont nous venions d'apercevoir la porte entrebâillée. M. Charrotier nous raconte qu'à 8 heures, deux hommes grièvement blessés ont été transportés chez lui, l'un âgé de 30 ans environ, l'autre annonçant une cinquantaine d'années. Quelques barricades sont ébauchées; quelques pavés rompus à la bifurcation du faubourg du Temple. A la hauteur des chantiers où l'on construit une église, dont une charpente fort élevée se dessine sur le ciel obscur, existent quatre barricades formant un quadrilatère. A la première un passage étroit ménagé près du mur donne accès dans l'intérieur. Cette barricade, solidement conditionnée et haute de deux mètres et demi, a été faite comme les autres, auxquelles on travaille activement, avec les matériaux destinés à l'édification de l'église Saint-Maur. Un gamin, vêtu d'un paletot, qui s'était constitué le cerbère de la redoute, nous demande discrètement, au moment où nous passons, s'il y a de la troupe. Sur la réponse qu'il y avait de la troupe et des sergents de ville, mais pas en nombre, il dit: — Un ton calme et résigné: — Ça va bien! Nous jetons un rapide coup d'œil sur ces travailleurs traînant ou portant des madriers, des poutres, roulant des blocs de pierres brutes ou taillées; de vrais Titans. Parmi les émeutiers, aucune arme apparente, ils n'en attendent pas; mais ils élèvent des obstacles péniblement, sachant qu'ils ne les défendront pas et qu'ils se sauveront à la première démonstration de la troupe. La rue Oberkampf est barrée par des voitures renversées. Des cochers remènent leurs chevaux qu'on a dételés. Depuis le quai Jemmapes jusqu'à la place du Château-d'Eau la voie, couverte de monde, et notamment aux abords des boulevards et du quai. Au haut de la rue de la Douane, sur le quai, on commence une barricade. Les bateaux amarrés au quai, et chargés de bois à four et de cotterets en font les frais. Bientôt elle forme un triangle qui emprisonne ceux qui voudraient s'y défendre. De temps en temps des charges de sergents de ville et de cavalerie mettent en fuite la foule qui se reforme immédiatement derrière. De nombreux coups de casse-tête ont été

administrés. Un gamin, à qui la tête fendue par le sabre d'un garde de Paris, à cheval. Il a été transporté chez un pharmacien. Des cris confus, des huées se font entendre. On commence à faire des arrestations. Les sergents de ville saisissent indistinctement les blouses, et les paletots. On dirige les prisonniers sur la préfecture. Onze heures. — Nous profitons d'une embellie pour nous aventurer sur le boulevard où sont massés des forces imposantes de cavalerie et d'infanterie (gardes de Paris). La police fait irruption. On nous annonce une charge de cavalerie. Nous rebroussons chemin, et devant l'impossibilité absolue de pénétrer dans le faubourg, nous regagnons la rue Oberkampf, où nous prenons un fiacre que nous dirigeons vers le faubourg Saint-Antoine par le boulevard du Prince-Eugène, la rue de Charonne et la Bastille. Partout sur notre passage, nous observons le plus calme. Minuit. — En revenant au boulevard Montmartre, des groupes nombreux sur les boulevards, devant la place du Château-d'Eau, nous forcent à mettre pied à terre. Nous rencontrons quelques blessés. Pas d'attroupements aux abords des portes Saint-Denis et Saint-Martin. Le boulevard Bonne-Nouvelle est plus encombré. Sur le côté de la Menagerie, une centaine de brailleurs font sortir du poste une escouade de sergents de ville. A leur vue, débacle générale. Deux escadrons de la garde de Paris à cheval, colonel en tête, et une compagnie de gardes à pied venant de la rue de Valenciennes descendent le boulevard et vont se placer dans l'écue de la mairie de la rue de Drouot, où ils passeront la nuit. Une heure. — Les cafés du boulevard Montmartre qui sont fermés sont remplis de monde. Dans l'un d'eux, l'on entend raconter le récit de la prise de la barricade de la rue Saint-Maur. Ce récit est empreint d'une grande exagération; on parle, on dit, de plus de 50 personnes tuées ou blessées. Quelqu'un, entre en ce moment, et annonce qu'on se bat dans la rue de la Clé. Huit à dix journalistes sautent dans des fiacres, et se font conduire brida battue à Sainte-Pélagie; mais c'est une fausse alerte, et nous revenons sur les boulevards, où règne la plus grande tranquillité. Les réunions qui devaient se tenir rue de Lyon et rue Yvain ont été dissoutes par trois commissaires de police en vertu des mandats qu'ils avaient reçus. M. Ordinaire, député, assistait à l'une de ces réunions. Le citoyen Flourens n'est pas encore arrêté. Hier soir, il devait assister à une réunion privée qui se tenait passage du Génie. Les invitations portaient du moins cette mention: M. Gustave Flourens assistera à la réunion. La réunion a été dissoute, mais M. Flourens n'y a pas paru. A la Conciergerie. Le nombre des émeutiers arrêtés hier soir et cette nuit autour des différentes barricades peut être évalué à deux cents.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 11 FÉVRIER 1870.

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS.

XLIV.

LES TRIOMPHE DE TRISTAN.

Après l'injure de ne pas deviner les sentiments qu'on inspire à certaines femmes, il n'y en a pas de plus grande à leur faire que de leur supposer ceux qu'elles n'éprouvent pas. Tristan, qui avait eu le tort impardonnable de fonder des espérances sur des semblants faciles à nier au besoin, n'était plus, pour madame de Lavardac, qu'un fait important qui peut être nommé tracassier. Mais comme il n'y a pas d'effets sans causes, ainsi que l'a dit un penseur moderne qui a réduit la philosophie en aphorismes,

comme le prince Talleyand avait rapetissé la politique en bons mots, nous allons rechercher de bonne foi les motifs de l'instabilité des sympathies de madame de Lavardac, et cela nous mènera probablement à découvrir ceux de l'obscurcissement rapide et presque déjà complet de l'aurole de Tristan. Le désœuvrement et le besoin incessant de nouveauté avaient improvisé le jeune poète grand homme, l'envie et la satiété n'avaient pas tardé à interjeter appel à ce jugement qui n'était, disaient-elles, qu'une erreur de l'opinion, et la mode avait adopté, avec sa docilité ordinaire, cette nouvelle appréciation d'une renommée qu'elle avait follement portée aux nues. Quelques personnes indifférentes ou calculées louaient encore le talent de Tristan, mais leurs louanges étaient distraites ou perfides, car elle étaient inspirées ou par la crainte de paraître se rétracter trop vite, ou par le désir de nuire plus sûrement. Ainsi, d'un côté étaient les femmes qui regrettaient de s'être étourdiement passionnées pour cette réputation naissante, et de l'autre les hommes qui l'avaient sciement exagérée afin de rendre plus exacte et plus prompte la réaction contraire. Les uns en voulaient à Tristan de s'être exclusivement donné à madame de Lavardac; les autres ne devaient jamais lui pardonner de les avoir menacés un seul instant dans leurs prétentions à des succès de tous genres. Il lui arriva alors ce que peut éprouver de plus

titulé le médecin des prénoces du comité de Beauregard, c'est ainsi qu'il appelait avec ses familiers les femmes qui avaient sauté avec enthousiasme les débuts dans le monde du jeune et beau poète. Privé de ces admirateurs religieux et passionnés, comme en ont Chateaubriand, Lamartine et Hugo, d'Orizy avait des séides actifs et peu scrupuleux qui excellaient dans l'art d'étouffer les renommés dans leur germe en les empêchant de se produire, ou de les user rapidement par une croissance factice et démesurée: celle de Tristan l'ayant surpris, le vicomte avait été obligé de recourir au second de ces moyens, et il s'y était si bien pris qu'il pouvait prévoir le moment où le succès de ses manœuvres serait complet. D'abord, avec un acharnement que la bienveillance, cette ombre fugitive de la bonté, n'aurait jamais pu déployer, il avait provoqué, encouragé, facilité les lectures du poème de celui qu'il appelait son jeune ami, tellement qu'au bout de peu de séances, comme l'auditoire était toujours le même à peu d'exceptions près, on n'écoutait plus qu'avec impatience cet ouvrage qu'on avait proclamé un chef-d'œuvre. Une fois les choses arrivées à ce point, le résultat n'était plus douteux. Déjà Tristan avait reçu le surnom fatal d'inévitable, et dans les salons où il lisait on se répétait à voix basse et en baillant les passages qu'il allait dire. Un public, à quelque monde qu'il appartienne, est bien près de

devenir injuste et méchant pour celui qui a le tort et le malheur de l'ennuyer; ce fut ce qui arriva à Tristan, avec cette déplorable circonstance qu'il n'en eut le soupçon que par l'abandon de madame de Lavardac. Celle-ci avait été plus promptement avertie, car les murmures de son cœur ne l'empêchaient pas d'entendre et de voir ce qui se disait et se passait autour d'elle, et elle l'était autrement, son ignorance aurait été promptement éclairée par l'obligance de ses bonnes amies. Rendons lui la justice de dire qu'elle laissa s'écouler quelques jours encore avant de passer à l'ennemi, et que ses intentions pour le publiciste allemand n'avaient été qu'une affaire d'habitude. Cependant, à dater de ce moment, elle s'était mise en mesure de rompre si cela devenait nécessaire, et elle s'y était brusquement décidée, lorsque Tristan lui en avait, avec plus de loyauté que de prudence, fourni l'occasion. On se souvient que nous avons laissé celui-ci se reculant chez M. Langien, son éditeur, afin de s'assurer que son poème paraîtrait le lendemain. M. Langien lui en donna la preuve palpable en lui montrant quelques exemplaires qui venaient d'arriver de l'imprimerie. Tristan en prit quatre, qu'il comptait offrir à des personnes auxquelles il voulait donner un témoignage de sa gratitude; madame de Rosemont était du nombre. Mais avant de se rendre chez elle le jeune poète eut à supporter une bien douloureuse

funeste un homme dans sa situation, ce fut de n'être pas pris au sérieux. Où il voyait un carrière et un avenir, le monde ne voyait qu'un délassement sans durée et une tentative sans importance; ce qu'il considérait comme un moyen d'augmenter ses ressources et de faire face ainsi à des dépenses hors de proportion avec sa fortune, on en parlait comme d'une fantaisie coûteuse, conséquence nécessaire de son besoin de luxe. Son essai était heureux, on en convenait encore par respect pour soi-même, mais ce dont on convenait encore plus facilement, c'est que cet essai manquait de cette originalité évidente et tranchée qui seule distingue les génies vraiment supérieurs des médiocrités plus ou moins brillantes. On insistait particulièrement sur sa prodigieuse facilité, hypocrite éloge dont la sottise vaniteuse s'enorgueillit, mais dont le mérite réel s'offense comme d'une mortelle injure; enfin, on consentait à le qualifier de charmant poète de salon, ce qui signifiait qu'il était complètement hors d'état de supporter l'épreuve difficile et concluante de la publicité. Voilà ce que de Orizy avait proclamé le premier, bien sûr qu'une multitude de vanités envieuses se rallieraient à cette opinion et finiraient par la faire prévaloir. L'admiration n'est qu'une maladie de l'esprit humain, le dégoût en est l'état normal: d'Orizy le savait mieux qu'un autre, et il s'était cons-